

" Vallant, qui se permet de lire par-dessus mon épaule, et qui a l'affreuse manie des jeux de mots. Puisse cette dernière phrase le corriger de ce défaut et de la curiosité. Cela ne l'empêche pas d'être un excellent vieil ami qui t'aime beaucoup, et qui ne déteste pas trop non plus ta cousine."

" JOLIETTE BARTELLE."

Valentin fut profondément touché de cette lettre. Il connaissait assez le caractère de Joliette pour savoir tout ce qu'il avait dû en coûter à la jeune femme pour faire cette démarche. Il savait d'ailleurs que M. Morany, Ernest Martigné et ses autres parents, la blâmeraient de s'être ainsi mêlée des affaires d'un étourdi tel que lui. Or, personne n'était plus sensible que Mme Bartelle au moindre reproche, qu'ilque injuste qu'il fût.

—Quelle bonne et généreuse nature ! murmura Valentin en serrant la lettre dans son portefeuille. Il se couvrit le front de ses deux mains et resta ainsi quelques minutes.

Pour ne pas le troubler dans sa préoccupation ou sa rêverie, sir Richard prit un livre et se mit à lire en tournant le dos à son nouvel ami. Au bout de quelques minutes. Valentin se leva et se rapprocha d'Overnon.

Le jeune Français avait les paupières un peu rouges, et, bien qu'il essayât de plaisanter, une larme mal essuyée tremblait encore entre ses cils.

Le lendemain, à neuf heures du matin, M. Mazeran reçut une autre lettre, dont le contenu parut le préoccuper singulièrement, car il la relut plusieurs fois. Elle était de M. Ernest Martigné.

" Mon cher ami, écrivait M. Martigné à son cousin, j'allais m'occuper de te faire mettre en liberté, lorsque j'ai appris par notre vieil ami Vallant que tu étais en mesure de payer ton créancier. Puisque tu dois être libre aujourd'hui, viens me trouver tout de suite à mon bureau. Il s'agit d'une affaire urgente, et malheureusement très-grave, pour laquelle je compte sur ton amitié. Si quelque hasard imprévu le faisait rencontrer ma femme ou même quelqu'un de ma famille autre que M. Morany, pas un mot de ma lettre ni du rendez-vous que je te donne. Je t'attendrai jusqu'à huit heures. Ne perds pas une minute pour venir."

" ERNEST MARTIGNÉ."

—Que diable signifie cela ? murmura Valentin. Il faut qu'Ernest ait sérieusement besoin de moi pour m'écrire ainsi. Quant à s'occuper de mes affaires, s'il l'a fait véritablement, ce serait un tel effort pour un égoïste comme lui, qu'il a certainement un service important à me demander. Cette lettre m'inquiète.

M. Mazeran et sir Richard Overnon quittèrent à la même heure la maison qu'un bohème bien connu appelait l'*Hospice des raffalés*. Sir Richard aurait pu partir plus tôt, mais il voulut attendre son nouvel ami. Valentin dut lui promettre, quoique bien à contre-cœur, de le seconder dans ses recherches pour retrouver Théodore Parézot.

Le jeune Anglais parlait fort tranquillement de son ennemi ; mais Valentin se connaissait assez en homme pour voir que sir Richard ne renoncerait pour rien au monde à sa résolution de laver dans le sang de Parézot l'insulte que ce dernier lui avait faite.

Il fut convenu que le surlendemain sir Richard irait demander à déjeuner à Mazeran, s'informer du résultat de ses démarches, et lui apprendre à quoi avaient abouti les siennes.

Là-dessus, ils échangèrent une dernière poignée de mains et chacun s'en alla de son côté.

Valentin se fit d'abord conduire rue de Seine, au bureau de son cousin. On lui apprit qu'il était parti à dix heures avec deux messieurs. Le premier commis, qui semblait assez inquiet, lui remit une lettre que M. Martigné avait laissée pour Mazeran.

Le banquier écrivait à son cousin que le service qu'il comptait lui demander était d'être son témoin dans un duel qui devait d'abord avoir lieu le lendemain, et dont il ne pouvait confier le motif au papier. Malheureusement son adversaire, obligé de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, avait demandé qu'on se battît le jour même. En conséquence, M. Martigné venait de partir avec M. Morany et M. Thibaut, un négociant de ses amis, qu'il avait choisi pour second en l'absence de Valentin.

Valentin connaissait un peu ce M. Thibaut. C'était un excellent homme, d'un caractère doux et conciliant, mais excessivement timide. N'ayant jamais touché une arme de sa vie, il ne devait pas non plus avoir une grande expérience des duels, et ne semblait guère taillé pour faire un témoin bien utile. Ernest paraissait le comprendre, car il désignait à Valentin l'endroit où le duel aurait lieu et le pria de l'y rejoindre aussitôt qu'il le pourrait. L'heure avancée de la journée rendait impossible une rencontre dans le bois de Boulogne ou dans aucun endroit de ce genre, les deux adversaires étaient convenus de se battre dans le jardin d'une maison de campagne que M. Thibaut possédait près de Ville-d'Avray.

Le cœur oppressé par un sinistre pressentiment, Valentin se hâta de courir au chemin de fer. Malheureusement il lui fallut attendre un bon quart d'heure à la gare.

M. Martigné et ses compagnons ayant probablement été obligés de prendre une voiture, à cause des armes qu'ils n'auraient pu porter dans un wagon sans risquer d'attirer l'attention, Valentin espérait encore que, grâce au chemin de fer, il arriverait à temps.

A la gare de Ville-d'Avray, il prit une voiture qu'il eut la chance de rencontrer en débarquant, et se fit conduire ventre à terre chez M. Thibaut.

Il jeta une pièce d'or au cocher, traversa la cour d'un bond et se précipita dans le jardin sans écouter un domestique qui voulait le retenir. Au moment où il cherchait de quel côté diriger ses pas, il entendit un bruit de voix. Il s'avança dans cette direction, et aperçut bientôt, à une centaine de pas devant lui, un petit groupe au centre duquel il reconnut son cousin Ernest et un individu dont la figure lui rappelait celle de Théodore Parézot, l'ennemi de Sir Richard Overnon.

Cet homme et M. Martigné avaient l'épée à la main et venaient de croiser le fer. Mazeran s'élança vers eux ; mais à peine avaient-ils échangé deux ou trois passes, que M. Martigné chancela et laissa tomber son épée. M. Morany se précipita vers lui et le reçut dans ses bras.

Voyant que M. Morany et M. Thibaut regardaient le blessé en se lamentant, mais sans lui porter aucun secours, Valentin les écarta avec vivacité et s'agenouilla près de son cousin. Il ouvrit la chemise d'Ernest et visita la blessure. Il n'y avait qu'un petit trou carré, mais profond, qui laissait à peine suinter quelques gouttes de sang.

—Tonnerre du diable ! s'écria Valentin, avec quoi se sont-ils donc battus ?

Son regard tomba sur un fleuret démoucheté, qui gisait à deux pas du mourant.

—Un fleuret ! s'écria-t-il en se tournant vers les témoins. Comment les avez-vous laissés se battre